

Sur l'avenir de l'art

Autor(en): **Bise, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **13 (1913-1914)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SUR L'AVENIR DE L'ART

L'Art, dans son sens le plus élevé, est une supérieure puissance d'aimer et de connaître, par l'amour, la mystérieuse beauté des choses. Il est aussi la faculté très noble de refaire en esprit, même sous l'apparence des formes passagères, l'œuvre de la nature. Il est encore, dans un sens beaucoup plus étroit, la faculté de transformer la matière au gré de cet esprit, le don, mis aux mains du tenace ouvrier, de traduire en formes pures les sensations et les rêves de l'artiste. Il ne faut à aucun prix dissocier ces deux sens de l'Art, ces deux forces, sous peine d'immobilité intellectuelle et, par conséquent, de néant. L'émotion est indépendante de l'effort et antérieure à l'effort; mais en dehors de cette culture obstinée qui est le travail, elle est informulée et morte. En revanche, où l'émotion manque, où l'idée est absente, le plus beau métier du monde ne saurait galvaniser ce cadavre, l'œuvre sans foi.

L'Art est donc bien, à l'origine et avant tout, une émotion, mais une émotion qui prend conscience d'elle-même. C'est encore, si l'on veut, de l'instinct en action, mais un instinct que tout notre effort comme toute notre noblesse consiste à élever sans cesse. Les arts divers ne sont que les résultats apparents et différents de cet effort, l'ensemble des formes extérieures qu'anime l'intérieure flamme de certaines âmes privilégiées. Pour celles-là, c'est intellectuellement l'intense besoin de dire tout haut ce qui murmure en elles; c'est moralement la supérieure nécessité de s'élever au dessus des nécessités et la mission d'en arracher les autres. L'Art, en ce sens, n'est qu'une ascension continue. Et les arts plastiques, poésie et musique, pour distincts qu'ils soient dans leurs applications, ne sont que les manifestations diverses d'un sentiment unique, d'une vérité pour ainsi dire centrale, parce que sans cesse ils tendent, par des moyens dissemblables, à une suprême unité d'*idéal* qui est l'expression de la vie. En ce sens, on peut bien dire que les arts ne sont que des formes plus rares de sentir et de véritables „recréations“ de vie en formes, en couleurs, en sons, en idées.

Mais il ne faut pas se méprendre sur le sens profond de ce mot d'*idéal*: l'idéal n'exprime que le droit, et partant, le devoir,

pour tout penseur, pour tout artiste, d'ajouter à un acte d'humilité, qui est la soumission première devant la nature, un acte de volonté, qui est le jugement réfléchi. Et me voilà revenu à mon affirmation première, à savoir : que, pas plus qu'il n'y a de pensée supérieure sans un idéal, ou, en morale, de vertu sans une généreuse action, il ne saurait y avoir, en art, d'œuvre durable sans un beau métier. Dans aucun temps, sous aucune forme, une expression d'art ne s'est dégagée entièrement, définitivement, sans une science acquise la développant du fond obscur de l'incommunicable instinct; sans une volonté patiente et réfléchie qui puisse l'analyser; par conséquent, sans un travail matériellement beau qui puisse la formuler. Et un beau travail, en précisant encore, est un travail parfaitement approprié au résultat voulu par l'artiste et aux conditions mêmes de son ouvrage, et non une formule uniforme imposée à tous les talents divers; et puisque les artistes ne peuvent, dans l'infirmité de leurs moyens, que traduire par des formes passagères et des moyens contingents l'impondérable force qui leur fait voir, entendre et penser, ils sont réduits, pour faire œuvre vivante, à essayer de rendre du moins la plus pure possible et la plus perfectionnée, l'enveloppe matérielle qui servira d'intermédiaire à ces idées. Je crois que les grands artistes sont ceux qui ont accepté sans peur ce combat de la forme et de l'idée et qui se sont attachés de bonne heure à vaincre l'obscur résistance des choses, à faire tour à tour de la matière une esclave, une complice, une amie. Le passé tout entier, d'ailleurs, témoigne de la vérité de cette affirmation : que rien ne s'est fait de durable en art, sans l'enveloppe et pour ainsi dire la protection d'une forme belle; et si les luttes et jusqu'aux défaillances modernes ne suffisaient à en démontrer la nécessité, c'est que l'art, par son idéale essence, serait destiné à périr un jour de la victoire du réel ou plutôt, se spiritualisant de plus en plus au milieu d'un univers façonné par une science de plus en plus positive, devrait finir et disparaître, faute de pouvoir trouver une forme qui le contienne et un labeur qui le formule. Et ce n'est là pas une illusion, car, à regarder l'histoire sous cet angle particulier, de l'époque la plus lointaine jusqu'à nos jours, toute la généalogie des idées apparaît parfaitement claire, de l'art le plus simple au plus compliqué,

du plus réel au plus spiritualisé, du plus matériel au plus psychique, et j'entends de l'architecture, le premier-né des arts, qui peut et qui doit les contenir tous, au dernier venu, la musique, qui est comme l'efflorescence de tous les autres. Tous variés, tous semblables, ils obéissent à la même loi; ils s'enchaînent dans l'histoire; ils se lient et se suivent dans une sorte de progression en esprit, qui n'est sans doute qu'une hiérarchie en idéal. Ainsi le roman de l'art apparaît comme un très beau livre et si bien conduit qu'on pourrait conclure, tant la déduction en semble logique et inévitable du commencement à la fin du volume, du passé de l'art à son avenir.

Oui, l'avenir de l'Art, ce grand inconnu en face de cet autre inconnu qui menace d'enflammer le monde, l'avenir de la science! Si ce dernier aujourd'hui, après un subit progrès moderne, paraît plus assuré à beaucoup, l'autre demeure encore une mystérieuse énigme où se cache le problème le plus haut peut-être, puisque sa solution entraînerait en un sens celle du problème de l'âme! Quel sera ce demain de l'esprit, auquel travaillent les penseurs et les artistes? Il n'y a, aujourd'hui plus qu'autrefois, de réponse absolue et définitive à cette question. Chacun y répondra selon sa nature, toujours avec son sentiment personnel, mais plus qu'autrefois peut-être avec cette vague intuition qui ressemble à l'instinct de l'oiseau pressentant l'orage. C'est en cela surtout que la parole de Pascal est si vraie: „Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas“. J'ai grand'peur que l'art ne vieillisse avec la joie, avec l'amour, avec la foi. Ce n'est pas, sans doute, pour l'heure prochaine. Mais on sent venir le soir. La lumière vainement plus douce, plus dorée, s'éteindra; et les fleurs d'âme se fermeront dans la nuit.

Les groupes d'idées qui font les civilisations, les religions, les philosophies, et, partant, les arts, doivent avoir, comme les groupements d'hommes qui font les nations, une vie propre, soumise à la loi de toute existence particulière, qui les fait ressembler à l'individu isolé, et comme lui, naître, croître et décroître, et mourir. L'humanité, dans son ensemble, aura, en fin de compte, ressemblé au prototype, à l'homme lorsque, après être née à une vie collective, comme il est né à une vie personnelle, elle aura grandi, progressé, puis vieilli, et s'éteindra, après avoir

épuisé sa raison d'être. Je crois que le monde des idées est régi par la même force, et subit la même destinée. Je crois que, dans l'ordre de croissance de l'esprit, l'état de conscience succédera à l'état de croyance, c'est à dire le savoir à l'instinct. Et je crois, par conséquent, que, sous toutes ses formes, l'art, qui n'est qu'un acte de joie perpétuel, sera remplacé un jour par la science qui, sous tous les aspects qu'on puisse supposer, ne saurait être qu'un acte de raison progressif. Encore est-ce s'exprimer avec une incertaine impropriété de termes que de dire que l'art sera *remplacé* par une autre forme de l'esprit humain; il en sera suivi, comme l'aurore est suivie du jour. La virilité d'un homme ne supprime pas son enfance; elle en est l'éclosion, l'aboutissement logique. Il se peut que l'art, cette parure d'un monde encore jeune, cette joie d'une humanité — enfant, ait contenté pendant des siècles et charme encore un temps cette pauvre humanité qui devient adulte, mais qui veut encore, avant les heures cruelles, plus de parfums que de pensées, plus d'amour que de preuves. L'âme aura été la fleur du monde à qui le fruit de l'âme symbolique est promis. Le monde, au jour final, le monde arrivé à sa conclusion gardera-t-il trace des promesses parfumées de l'origine?

En tous cas l'art est encore trop intimement lié à la vie sociale des peuples pour qu'une révolution scientifique, même très violente, l'en déracine si vite. La chose arrivera, c'est infiniment probable; mais ce sera long: le Beau résistera très longtemps. Des idéals, ce sera sans doute le dernier vaincu. Et, en attendant, nos sociétés vieillissantes s'y rattachent, avec une exagérée passion, comme ferait une mère pour un enfant délicat, déjà malade. Le châtiment certain, fatal de cette affection outrée, c'est la décadence. D'ailleurs le temps marche, et l'homme est invinciblement poussé vers la vérité prouvée, vers la science positive, dont la vérité sensible, c'est-à-dire l'art, n'aura été qu'une préface, une sorte de longue et merveilleuse enfance. On pourrait dire que, pour l'homme de l'avenir, la Beauté n'aura été que la promesse de la Vérité future. En attendant, notre civilisation si belle est trop agitée, inquiète et malade, ce qui est un signe de vieillesse. Une société trop affinée, trop sensible est mûre pour la décadence. Il en est des races comme des individus; la

plus grande activité cérébrale n'est obtenue qu'aux dépens de la moelle. Le monde est, dans la passion de l'art qui l'anime, toute cérébrale et si peu émue, plus curieux de ses manifestations bruyantes et amusé de ses bizarreries, qu'épris de sa grandeur véritable et de son but moral.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'il ne faudrait pas négliger cette renaissance momentanée du goût pour les choses intellectuelles, et belles, et délicates. C'est au moins un arrêt dans la descente à l'universelle médiocrité que nous prépare la démocratie — pour le plus grand bien-être des hommes, sans doute, mais combien peu pour la beauté de l'être! — La nécessité de l'avenir, est-ce donc la tristesse dans l'uniformité — ce qui est bien le vrai sens de la satisfaction dans l'égalité? Ce serait à désirer les barbares, en vérité! mais ils viendront sans qu'on les appelle, seulement sous une tout autre forme. Les barbares d'autrefois seraient encore trop beaux pour nous. C'étaient les Huns aux longs cheveux, les Goths puissants, les Celtes robustes, au poil blond, brisant les chères images avec une superbe ignorance, héroïquement brutes et triomphalement enfants! Ils infusaient aux peuples las de servitude heureuse un beau sang jeune et sain. Ils apportaient quelque chose du vent vivifiant des forêts primitives. Les nouveaux barbares, *les nôtres*, seront les épuisés de la civilisation, les infirmes du progrès, les déshérités de l'intelligence, toute cette marée montante des ouvriers, exploités par l'égoïsme, meurtris par la vie, usés par la machine; tous les souffrants sans illusion, tous les pauvres sans foi, pâles et tristes. Légitimement impitoyables pour l'inutile rêveur, logiquement las des supériorités, ils élimineront avec tranquillité toute exception, penseur ou artiste. Soupçonneux de l'esprit, jaloux de la joie, inquiets de la beauté comme d'une dernière résistance et, par dessus tout, conséquents avec leur haine et leur misère, ils briseront les rêves esthétiques dans les œuvres d'art, indifférents aux belles choses, méprisant d'instinct tout ce qui est noble et élégant et ne demandant qu'à l'ignorer et à le détruire, ces vains témoins du besoin d'aimer dans l'infini!

Et l'Art n'y pourra rien, puisque la *machine* du monde en marche broie les rêves supérieurs avec leurs inutiles résistances. Le poète, le philosophe, l'artiste sont les éternels vaincus. Qui

sait pourtant si de ces défaites successives ne se fait pas secrètement, patiemment, la victoire future, et de ces minorités accumulées, la souveraineté? Au surplus, en attendant les barbares, il n'est pas sans quelque plaisir raffiné de parler de formes aimantes, de couleurs heureuses, de sons réconfortants! Des artistes enfermés dans leur tour d'ivoire peut venir encore peut-être une parole de consolation et de joie au public assemblé dans la rue. Ecoutez leurs paroles, leurs chansons, mais sans les analyser. Il ne faudrait pas juger les hommes que pour l'utilité ou le charme de leur *partition* dans le concert universel. Il ne faut pas aimer les œuvres que pour ce qu'elles représentent de vérité momentanée, mais d'amour éternel dans la continuelle évolution des choses.

S'il est, en effet, une originale et saisissante conquête de l'esprit moderne en fait de méthode intellectuelle ou scientifique, c'est bien celle qui consiste à expliquer par l'évolution les lentes transformations des êtres subissant l'influence des milieux. L'histoire des idées doit obéir à la même loi. En l'appliquant à l'histoire des arts, on pourrait peut-être mieux montrer la marche de chacune des formes d'art dans l'humanité; comment ils ont toujours et uniquement traduit les aspirations spirituelles et embelli les besoins matériels — pour mieux dire trahi les habitudes et reflété l'âme — de chaque groupe d'hommes à l'origine, puis de chaque cité, à mesure que la race humaine s'organisait, puis de chaque nation jusqu'à nos temps; et comment aussi, peut-être, après avoir été un jour la même expression, et sous une forme plus universalisée puisqu'elle aura été plus immatérialisée, d'une collectivité de plus en plus grande, ils sont destinés à disparaître ou à se transformer.

Et c'est en ce sens qu'à côté des grands problèmes sociaux, se pose le problème de l'Art l'avenir de l'Art me paraît indissolublement lié à ces hautes questions de religions et de foi, de croyance et de vérité; il n'échappera pas à la terrible loi d'unification que semble poursuivre la nature, et, comme elle et au-dessus d'elle, la conscience humaine, poussées toutes deux vers un but encore invisible, à peine occupées de la continuation de l'espèce et de la continuité de l'idée, sans pitié pour l'individu. Or, l'Art n'a jamais vécu que de diversité, que d'individualité.

Toute unité le tuera. La science abstraite en est purement la négation. C'est de la perpétuelle bataille des idées personnelles et des visions particulières que naît la vie, en art, et qu'ont jailli les belles renaissances après les longs abaissements, mais non le progrès. Car il n'y a pas de progrès artistique; il n'y a que des réactions successives d'un extrême à l'autre de l'idée, et des êtres qui passent, égaux en réceptivité, pour ainsi dire, dans des milieux différents, et qui formulent ces réactions à d'inégales et imprévues distances. Et c'est bien là, par opposition à la science, toute la faiblesse de l'art dans un avenir conçu comme toujours perfectible. Et c'est encore ce qui me fait croire que les arts, après avoir commencé par être matérialistes, deviendront de plus en plus spiritualisés, se réfugiant de plus en plus dans l'idée pure, jusqu'à ne plus chercher dans la matière l'indispensable point d'appui, et retournant d'abord au symbole d'où ils sont sortis, finiront, faute de pouvoir trouver une forme assez immatérielle de leur essence, par s'évaporer comme un trop subtil parfum.

Il n'y a pas de progrès en art. Qui oserait, par exemple, soutenir un progrès depuis les sculptures de Phidias ou de Praxitèle jusqu'aux plus belles statues modernes? Michel-Ange lui-même, stimulé pourtant par l'idéal chrétien, leur a-t-il été supérieur? Non. Ce serait peut-être que la forme même de l'art du sculpteur, ou sa matière, ne pouvait se prêter aux transformations imposées par la complexité croissante d'un nouvel idéal. La beauté morale exigée par une religion qui, apportant la pitié au monde, allait le transfigurer, serait-elle exprimée dans le marbre ou le bronze avec la même perfection que l'antique sérénité païenne? Encore pas. Et ce serait encore que l'idéal de cet art de la sculpture ayant été rempli complètement à un certain moment de l'histoire, l'effort de la Beauté absolue à conquérir s'est transporté dans une toute autre forme d'art, plus complexe ou plus complète, comme on pourrait le dire, par exemple, de la peinture qui, en ajoutant aux formes les couleurs, et en interprétant les réalités tangibles dans l'espace sur des surfaces planes et conventionnelles, acquérait une sensibilité beaucoup plus grande mais plus fragile à la fois. Et voici que nous suivons ainsi très nettement la constante progression en idéal dont je parle.

En revanche, ne peut-on pas prétendre qu'on n'a jamais atteint, à d'autres âges, un sommet égal à celui-ci : la *neuvième symphonie* de Beethoven? La littérature même n'est encore qu'une grandeur nationale; la musique est déjà une langue universelle. C'est une forte présomption en faveur de cette hypothèse, que la suprématie artistique doit passer à la forme d'art la plus capable de rendre les sensations et de satisfaire les besoins spirituels de civilisations de plus en plus complexes et tourmentées. Et si toutes les formes d'art continuent à coexister et à être exercées concurremment dans toute société organisée, un jour viendra où, cette sorte de principauté de la pensée ayant passé successivement à chacune de ces formes de l'art, le cycle étincelant se fermera, à moins que les barbares ne viennent labourer si bien les champs rasés et les cœurs las, qu'il puisse y germer de nouvelles moissons et des désirs nouveaux. Déjà, dans les sociétés modernes, ébranlées et vieilles surtout d'avoir trop vécu, s'élève un parti menaçant, à peine politique, avide, pressé et logique, qui promet aux misérables et aux deshérités leur tour de jouer, après la venue du *grand soir*, et non plus aux humbles le royaume du ciel! Le mot, pour être d'une poésie farouche, est peut-être plus vrai qu'on ne pense. Le ciel du monde devient rouge, et si le soir doit bientôt venir du grand jour que nous voyons, et la chute du mouvement intellectuel que nous finissons peut-être, l'Art se couchera pour mourir, comme un grand chevalier qui se couche tout armé, et ne peut survivre à la défaite de l'amour! Pour mourir, ai-je dit? Pour dormir peut-être, jusqu'à ce qu'un génie le vienne réveiller, un génie ou une foi!

Il n'y a, en effet, qu'une renaissance de la foi tombée qui refera des arts. Hors d'une conception quelconque de la divinité, il n'y a pas d'idéal possible et par conséquent pas d'art. Et la *religion nouvelle*, celle qui prétend s'imposer actuellement, n'a vraiment pas encore accumulé assez de preuves pour être crue, ni assez d'amour pour être obéie. En attendant, l'Art se meurt, comme bien d'autres choses, d'infidélité. Les preuves sont là, de sentiment ou d'histoire. Et ces preuves donnent à l'histoire de l'Art un charme particulier, noble et un peu mélancolique, pareil à celui qui monte au cœur devant un beau coucher de soleil, alors qu'on attend la nuit qui repose avec l'incertitude

